

Fantasmagorie

James and the Giant Peach de Henry Selick

Marco de Blois

Number 82, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23481ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1996). Review of [Fantasmagorie / *James and the Giant Peach* de Henry Selick]. *24 images*, (82), 44–44.

Fantasmagorie

par Marco de Blois

Les premiers films d'animation de l'histoire du cinéma s'ouvraient la plupart du temps sur une scène tournée en prise de vue réelle. L'animation, qui succédait à l'introduction, faisait basculer le film dans une fantaisie qui n'avait pas grand-chose à voir avec la mise en situation, les artisans d'alors sentant le besoin d'imaginer un prétexte réaliste pour justifier cette fantaisie. Dans *James and the Giant Peach*, une production Disney, Henry Selick s'inspire de cette structure narrative ancienne mais lui donne une tournure moderne et plus cohérente.

Tournée en prise de vue réelle, l'introduction présente un jeune garçon, James, dont les parents sont décédés et qui vit misérablement avec deux tantes marâtres. Soudain transformé en marionnette et accompagné de ses amis insectes, créatures aussi bizarres qu'enjouées ayant chacune une physionomie et une gestuelle caractéristiques, il s'embarque dans une pêche géante et vogue sur l'Atlantique en direction de New York, fugue merveilleuse filmée en animation. On aura compris que l'emploi successif des deux techniques d'enregistrement s'explique par le propos.

Ce passage du réalisme au merveilleux peut faire penser à *The Wizard of Oz*, à la différence que James ne tirera pas la même leçon que l'héroïne interprétée par Judy Garland, laquelle retournait chez elle, dans sa bicoque en noir et blanc, après avoir séjourné dans un lieu imaginaire, ayant appris que «l'on n'est jamais mieux qu'à la maison». La fantasmagorie de couleurs et de techniques que Selick invente avec brio n'est pas un rêve du petit garçon. Le voyage s'effectue vraiment, la ville de New York existe bel et bien et James qui ne veut surtout pas retourner chez lui, y vivra heureux. Inscrite la fantaisie à même la réalité donne à ce film pour enfants sa bonne humeur et le libère de tout moralisme pesant.

Cependant, avant de comprendre cela, il aura fait un cauchemar, se voyant traqué par ses marâtres, moment d'angoisse où le cinéaste anime des photographies détournées qui sont en fait comme des fragments de réel venant hanter le jeune garçon. Si la vie apparaît donc sordide, elle s'avérera en revanche



«Un dynamisme et une gaieté complètement farfelue.»

magique une fois arrivé à New York, et c'est à la suite d'un voyage tourné en animation que s'opérera cette métamorphose, ce changement de point de vue.

Tout comme Jack Skellington qui, dans *The Nightmare Before Christmas*, en avait assez du pays de l'Halloween et voulait devenir le maître de Noël, le James de la pêche géante veut fuir le monde auquel il appartient pour s'arracher au despotisme de ses marâtres. Voulant fuir leur condition, Jack et James trouvent temporairement refuge dans la pure fantasmagorie. Au-delà de la maîtrise de leur exécution, il y a une indéniable unité thématique entre les deux films, à la différence toutefois qu'à l'inverse de la douleur existentielle et burtonnienne qui parfumait les mésaventures du squelette idéaliste (lequel d'ailleurs effectue ici une apparition discrète dans un petit rôle de pirate), Selick opte cette fois-ci pour le dynamisme et une gaieté complètement farfelue.

Or, bien qu'on ait attribué une bonne partie de la paternité de *The Nightmare Before Christmas* à Tim Burton, on se rend compte aujourd'hui que Henry Selick est beaucoup plus qu'un exécutant doué: c'est un réalisateur inspiré dont l'œuvre s'annonce fascinante par son unité thématique, ses fulgurances visuelles qui tendent vers l'ornementation baroque et son mouvement d'une élégante fluidité. Son travail saura-t-il donner un coup de jeunesse aux politiques des studios Disney en matière d'animation? ■

JAMES AND THE GIANT PEACH

États-Unis 1996. Ré.: Henry Selick. Scé.: Karey Kirkpatrick, Jonathan Roberts et Steve Bloom, d'après Roald Dahl. Ph.: Pete Kozachik et Hiro Narita. Mont.: Stan Webb. Mus.: Randy Newman. Int.: Simon Callow, Richard Dreyfuss, Jane Leeves, Joanna Lumley, Miriam Margolyes, Susan Sarandon. 80 minutes. Couleur. Dist.: Disney.